



ԲԱԶՄԱՎԷՊ

ՀԱՅԱԳԻՏԱԿԱՆ - ԲԱՆԱՍԻՐԱԿԱՆ - ԳՐԱԿԱՆ

ՀԱՆԴԷՍ

ԾԿԷ ՏԱՐԻ

2009

ՌԵՄԸ - ՌԵՄԹ

ՎԵՆԵՏԻԿ - Ս. ՂԱԶԱՐ

BAZMAVEP

REVUE D'ÉTUDES ARMÉNIENNES

FONDÉE EN 1843

Vol. CLXVII

2009

SAINT-LAZARE

VENISE

AÏVAZOVSKI (1817-1900) UN PEINTRE ARMENIEN DANS LE GRAND SIECLE Russe¹

Artiste, né à Théodosie, en 1817, dans une modeste famille arménienne, mort en pleine gloire à Théodosie, en 1900, Hovhannès Ivan Aïvazovski est considéré par les Russes comme l'un de leur plus grand peintre de marines. Ses tableaux sont exposés dans la plupart des pinacothèques de Russie. Les Arméniens le revendiquent comme un peintre arménien, maître de l'eau et de la lumière. Au cours du grand siècle russe, Aïvazovski a su construire son chemin entre culture russe et culture arménienne.

Le XIXe siècle, le grand siècle russe

Le XIXe siècle a été le "Grand Siècle" de la Russie. En 1801, année où Alexandre 1er annexe la Géorgie orientale et établit le pouvoir russe à Tiflis (désormais relié à Vladikavkaz par la fameuse "Route militaire"), la Russie, empire eurasiatique multiethnique et multiconfessionnel est, avec plus de 19 000 000 km², le plus vaste Etat du monde. C'est une monarchie absolue : son souverain, le tsar orthodoxe, est un autocrate. La société russe est une société d'Ordres (noblesse, marchands, paysans) et le restera jusqu'en 1917. L'organisation sociale est fondée sur le servage qui af-

fecte plus de la moitié de la population rurale et sur la Table des Rangs (1722) qui établit, en 14 classes, la hiérarchie des services civils et militaires et permet d'obtenir la noblesse personnelle ou héréditaire. Appuyée sur l'armée et la flotte, la puissance russe est une réalité. En 1812, le peuple russe a résisté à l'invasion française et a même libéré l'Europe du joug napoléonien. Les Russes sont entrés dans Paris avec leurs alliés (1814). Depuis 1814, la Russie s'est ancrée dans l'Europe et, par le détour du miroir européen, s'est révélée à elle-même. La confrontation des idées, portées par les vagues révolutionnaires de 1830 et surtout de 1848, fait découvrir les archaïsmes de la société russe et les contradictions entre les aspirations au libéralisme de l'intelligentsia naissante et les hésitations du régime autocratique. Du vaste débat politique, social et culturel qui en résulte émerge l'identité et le nationalisme russes et un foisonnement littéraire et artistique sans précédent².

Les écrivains russes de *l'Age d'Or* à *l'Age d'Argent* : A. Griboïedov (1795-1829), A. Pouchkine (1799-1837), N. Gogol (1809-1852), M. Lermontov (1814-1841), I. Gontcharov (1812-1891), I. Tourgueniev (1818-1883), A. Ostrovski (1823-1886), F. Dostoïevski (1821-1881), L. Tolstoï (1828-1910), N. Leskov (1831-1895), A. Tchekhov (1860-1904), M. Gorki (1868-,1936), A. Blok (1880-1921)³.

Les musiciens : M. Glinka (1804-1857), A. Borodine 1833-1887), M. Moussorgski (1839-1881), P. Tchaïkovsky 1840-1893), N. Rimski-Korsakov 1844-1908), Glazounov (1865-1936), Scriabine (1872-1915).

La nuée de peintres : K. Brioullou (1798-1837), A. Ivanov (1806-1858), V. Perov (1833-1882), I. Kramskoï (1837-1887), I.

¹ A Paris, dans le cadre de l'Année de l'Arménie en France (2006-2007), le Musée national de la Marine a présenté au palais de Chaillot, du 7 février au 4 juin 2007, l'exposition Aivazovski (1817-1900), la poésie de la mer. Sous ce même titre un catalogue a été publié par Chahen Khatchatourian et Marjolaine Mourot, Thalia édition, Paris, 2007. Le jeudi 26 avril 2007, dans les salles d'exposition du Musée, se déroula une soirée (conférences et concert) intitulée "Aivazovski, un artiste dans son temps." Notre contribution à cette soirée fut, une conférence en temps limité, ébauche de l'article que nous présentons ici. A.T.M.

² En 1886, à la veille de l'Alliance franco-russe, le public français découvre la culture russe grâce au livre de Melchior de Vogüé, *Le roman russe*. A cette date, Dostoïevski et Tolstoï influencent déjà la littérature de l'Europe occidentale.

³ D. S. Mirsky, *Histoire de la littérature russe des origines à nos jours*, traduit par Véronique Losky, Paris, Fayard, 1969.

Répine (1844-1930), V. Sourikov (1848-1916), M. Vroubel (1856-1910), I. Levitan (1860-1900), A. Benois (1870-1960) etc.⁴

Les "philosophes" et les théoriciens slavophiles - A. Kho-miakov (1804-1860), les frères Kirieïevski - ou occidentalistes - V. Bielinski (1811-1848), A. Herzen (1812-1870), Lavrov (1823-1900), M. Bakounine (1814-1876), G. Plekhanov (1856-1918), Vladimir I. Oulianov (1870-1924), le père du marxisme-léninisme qui va bouleverser l'histoire du XXe siècle. Tous justifient que l'on puisse qualifier le XIXe siècle de "grand siècle" russe⁵.

Unanimement classé en Russie comme peintre russe, revendiqué par les Arméniens comme peintre arménien, Aïvazovski a une identité duelle : celle d'un allogène de l'empire russe.

Les Arméniens dans l'empire russe

Dans leur progression vers le sud, depuis le XVIIIe siècle, les Russes ont rencontré des petites colonies arméniennes ou permis leur installation à Astrakhan, Kizliar, Mozdok, Piatigorsk.

Catherine II a d'abord détaché de l'empire ottoman le khanat de Crimée peuplé de Tatars (1774), avant de l'annexer (1783). Elle a démantelé la colonie arménienne de Théodosie (ex-Caffa) et a ordonné (1778) la migration forcée des Arméniens de Crimée pour peupler les nouveaux territoires à l'embouchure du Don, où sont créées les villes de Nor-Nakhitchévan et de Rostov-sur-le-Don et d'où les Arméniens qui le désirent seront autorisés à revenir en Crimée sous le règne d'Alexandre Ier (1801-1825). Après la paix de Iassy avec l'empire ottoman (1792), les Arméniens de Moldavie et de Valachie sont autorisés à s'installer dans la vallée du Dniestr où est fondée Grigoriopolis. En 1797, des milliers d'Arméniens de Derbend, du Karabagh et de divers khanats suivent l'armée russe

⁴ Mikhaïl Allenov, Nina Dimitrieva, Olga Medvedkova, *L'Art russe*, tr. S. Rey-Lebat, *L'art de la Russie ancienne. L'Art russe au XVIIIe siècle*, C. Astroff, *L'Art russe au XIXe siècle*, Paris, Editions Citadelles, 1991.

⁵ Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, Découvertes Gallimard, 2005 ; J. L. Van Regemorter, *Le déclin du servage*, (1796/1855), Paris Hatier Université, 1971.

qui évacue le Daghestan et la côte occidentale de la Caspienne qu'elle avait occupée en 1796. Assurées de la sécurité, dotées de libertés religieuses et de quelques privilèges, ces colonies ont prospéré⁶. Une petite minorité a été admise dans l'armée russe et a pu entrer dans la noblesse de service. Certains colons arméniens ont reçu des terres et sont devenus des paysans d'Etat réputés libres. Beaucoup pratiquent l'artisanat ou le petit commerce. Quelques uns ont mis à profit le développement économique de la Russie et sont devenus de riches marchands ou de puissants manufacturiers à Moscou (c'est le cas de la famille Lazarev), à Astrakhan, à Saint-Pétersbourg. C'est dans ce milieu que sont nés, en accord avec les Arméniens de Madras et le catholicosat d'Etchmiadzine, des projets de libération de l'Arménie du joug musulman avec l'appui du tsar orthodoxe.

Entre 1801 et 1829, une série de guerres entre la Russie et les empires perse et ottoman, permettent aux Russes de conquérir la Transcaucasie et d'annexer des territoires arméniens. C'est le cas du Karabagh (1813), des khanats de Erevan et de Nakhitchévan (1827), des pachaliks d'Akhkhalak et d'Akhltskha (1829). Les annexes des traités de Turkmantchaï (1828) et d'Andrinople (1829) autorisent les Arméniens de Perse et de Turquie à venir s'installer dans les territoires nouvellement annexés. Un dénombrement démographique, en 1830, montre que sur les 100 000 habitants de *l'Armianskaya oblast* (khanat de Erevan), un tiers à peine est arménien. Chiffres et pourcentages vont évoluer au cours du XIXe siècle par suite de l'afflux de nouveaux immigrants. Dans le premier tiers du XIXe siècle, quelque 100 à 200 000 (?) Arméniens sont dispersés en Transcaucasie. Tiflis avec 15 000 Arméniens sur 20 000 habitants, est une ville arménienne.

Très vite apparaissent les incompatibilités entre les aspirations des élites civiles et religieuses arméniennes - une Arménie autonome sous suzeraineté russe - et la politique de colonisation russe. Elaboré dans le secret des Comités impériaux, le *Polojénié* (1836) reconnaît les Arméniens en tant que communauté religieuse, organise les 6 thèmes de l'Eglise arménienne en Russie, la

⁶ Les Arméniens sont dispensés de service militaire jusqu'en 1887.

place, sous le contrôle du Saint Synode de L'Eglise orthodoxe, soumet la nomination des catholicos à la volonté impériale, légalise les écoles paroissiales arméniennes qui dispensent un enseignement primaire et une éducation religieuse.

Au milieu du XIXe siècle, il existe à Tiflis, à Astrakhan, à Moscou, et à Chouchi une classe de marchands⁷ arméniens. Elle s'est enrichie dans l'approvisionnement des armées russes qui ont combattu durant trente ans les Montagnards du Grand Caucase (Chamyl le chef de Muridistes tchéchénes ne se rend qu'en 1859), dans le commerce international puis, à partir des années 1870, dans l'exploitation du pétrole de Bakou. Elle contribue à la modernisation de l'économie russe en Transcaucasie. C'est à Tiflis, devenue le siège de la vice-royauté du Caucase, et non à Erevan, où le premier périodique arménien ne paraîtra qu'en 1880 et dont les 25 000 habitants seront en 1914 pour moitié tatars, que se développent les institutions et la vie culturelle des Arméniens orientaux ou roussahayer. On trouve à Tiflis le Collège Necessian (1824), avec l'Institut Lazarian de Moscou (1815) et beaucoup plus tard avec le Grand Séminaire d'Etchmiadzine (1874)⁸ - la première institution d'enseignement "supérieur" en Arménie il va devenir le vivier de l'intelligentsia d'expression arménienne du Caucase. C'est aussi à Tiflis que se développent la presse, dont le célèbre quotidien Mschak fondé à Tiflis en 1872-, la littérature et le théâtre (d'Atamian à Pitoëff) arméniens. Certes, Tiflis se géorgianise au cours du XIXe siècle et si la proportion des Arméniens de Tiflis ne cesse de diminuer, le maire de la ville est, jusqu'en 1917, toujours un Arménien.

⁷ Le terme "marchand" désigné une pratique commerciale et un "ordre" social urbain divisé lui-même en trois classes selon le niveau de richesse et la hauteur du "cens" qui doit être acquitté. La première classe peut-être vue comme la préfiguration d'une "bourgeoisie" russe naissante. À Tiflis, les réformes d'Alexandre II ont favorisé le pouvoir politique municipal de la "bourgeoisie" arménienne détentrice du pouvoir économique, même lorsque les Arméniens avaient cessé d'être l'élément urbain majoritaire.

⁸ Situé à une vingtaine de kilomètres de Erevan, Etchmiadzine est le siège du catholicos, le pontife suprême de l'Eglise Apostolique Arménienne.

Dans la seconde partie du XIXe siècle, le bilan économique et culturel des colonies arméniennes de Russie est globalement positif. Mais d'immenses différences sociales et culturelles séparent les misérables paysans arméniens, la nouvelle et arrogante bourgeoisie de la noblesse de service en voie de russification (les généraux Bebutov, Loris-Melikov, Gukasov, Ivan Lazarev etc.). La population arménienne reste extrêmement dispersée, même si sa présence s'affirme lentement dans le Gouvernement de Erevan par suite de l'immigration continue des Arméniens de Perse et de l'empire ottoman. Elle ne manifeste aucune hostilité à l'égard du pouvoir tsariste. La russophilie arménienne est une constante renforcée, au lendemain de la guerre russo-turque de 1877-1878, par l'annexion de Kars et d'Ardahan et par l'internationalisation de la Question arménienne au Congrès de Berlin (1878).

Depuis la fin du XVIIIe siècle, les Arméniens connaissent un Vêradzenoutioun (Renaissance). Ce mouvement intellectuel dans lequel la Congrégation des Mekhitaristes⁹ a joué un rôle pionnier, est apparu dans les colonies arméniennes en contact avec l'Occident, à Venise, à Vienne, à Madras, à Calcutta, à Constantinople, à Smyrne etc. et touche tous les aspects de la vie culturelle. Ce mouvement a atteint les Arméniens de Russie avec quelques années de retard : la découverte des avancées de la culture et de la science occidentales ("en communion spirituelle avec l'Occident" selon S. Nazariants) s'est fait par l'intermédiaire de la culture russe.

C'est le système scolaire, centralisé et surveillé, qui a produit l'intelligentsia de l'empire russe¹⁰. Sous Nicolas Ier, Oubarov, le Ministre de l'Instruction Publique a, dans les années 1830, défini le programme impérial dans la célèbre formule "Autocratie, orthodoxie et *narodnost* (l'esprit du peuple)". Sous Alexandre II (1855-1881) la situation va évoluer et le système scolaire est la suivante : école paroissiale (un an), école élémentaire (trois ans), les gymnases et écoles Reale (sept ans), Université (Moscou, Saint-Peters-

⁹ Ordre religieux arménien et catholique créé en 1701 par Mekhitar de Sébaste, installé à Venise et à Vienne.

¹⁰ Alain Besançon, Education et société en Russie dans le second tiers du XIXe siècle, Mouton-Paris-La Haye, 1974.

bourg, Kazan, Kharkov, Vilnius, Dorpat). Dans ce système, les écoles arméniennes ne sont que des écoles paroissiales élémentaires. Toutefois, quelques rares écoles privées arméniennes prétendent dispenser un enseignement secondaire et quelques unes sont même ouvertes aux filles à Tiflis, à Astrakhan, à Chouchi, à Nor Nakhitchévan, à Erevan, à Théodosie, à Kizliar, à Bakou, à Akhikalak etc. Sous la houlette du catholicos Nersès Achtaraguetsi (1843-1857), la direction des écoles paroissiales arméniennes a été centralisée. Dans le deuxième tiers du XIXe siècle, on compte à peu près 1200 écoles arméniennes en Russie. Toutes se débattent dans des difficultés financières et souffrent de la médiocrité de leur encadrement. Sous Alexandre III (1881-1894), puis sous Nicolas II (1894-1917), ces écoles sont victimes de la politique de réaction et de la volonté de russification de Saint-Pétersbourg. Elle se traduit par la fermeture des écoles arméniennes en 1885 et par la confiscation des biens du clergé arménien en 1903. Ces événements marquent un tournant dans les relations entre les autorités russes et les Arméniens dont les colonies connaissent une crise de croissance. Le recensement de 1897 dénombre 1 173 96 vivant dans l'empire russe, dont 441 000 dans le gouvernement de Erevan et 196 000 dans celui de Tiflis.

Aux origines de l'intelligentsia arménienne

Si l'on considère le cas particulier du peintre Hovhannès-Ivan Aïvazovski, force est de constater qu'il a été longtemps, physiquement et spirituellement, très éloigné de l'intelligentsia arménienne naissante dont les premiers représentants, souvent issus de l'Institut Lazarev de Moscou, ont été formés à l'Université de Dorpat¹¹.

¹¹ Dorpat (Tartu) en Estonie était une université où dominait la langue allemande. Sur le développement culturel des Arméniens de Russie on peut consulter V. Yerganian, *Haygagan Meshagouyt (1800-1917) (Culture arménienne, 1800-1917, Erevan, 1982 ; Aldo Ferrari, Alla Frontiera dell'Impero, Gli armeni in Russia (1801-1917), Milano, Mimesis, 2000.*

Khachadour Abovian (1809-1848), né dans un village proche de Erevan, a reçu une éducation primaire dans le monastère d'Etchmiadzine, puis a été admis dans le collège Necessian de Tiflis. Sa rencontre avec le germaniste Parrot professeur à Dorpat - il lui sert de guide sur les flancs du Mt. Ararat - détermine son avenir. De 1830 à 1836, il étudie la littérature et la philosophie à Dorpat où il se lie avec Stépanos Nazariants, Sembat Chahaziz (1841-1907) et Raphaël Patkanian (1830-1892). A son retour à Erevan, il se heurte à l'incompréhension et à l'hostilité ambiante, lorsqu'il veut créer une école où l'enseignement serait pratiqué selon une méthode moderne, où les enfants pourraient lire dans leur langue maternelle les récits de leur peuple etc. Il écrit, il écrit beaucoup et touche à tous les domaines (poésie, géographie, ethnographie, histoire). Son nom est à jamais lié au premier roman rédigé en arménien oriental, Vèrk Hayastani (Plaies de l'Arménie), roman national, dans lequel Abovian a hissé le dialecte ou parler populaire de la région de Erevan au niveau d'une langue littéraire. Rédigé en 1840-41, le livre qui porte un coup fatal à l'usage civil du grabar (l'arménien classique), ne sera publié à Tiflis qu'en 1858, dix ans après la mystérieuse disparition d'Abovian¹².

Gabriel Patkanian (1802-?), né à Tiflis, devenu kahana¹³, entré en conflit avec Haroutioun Kharibian le maire de Nor-Nakhitchévan, est exilé dans un monastère en Géorgie, puis autorisé à enseigner dans le collège Necessian à Tiflis où il publie les premiers périodiques arméniens de Russie : Kovkas (1847-1848), Ararat (1849-1851). Malgré ses positions "conservatrices-nationales" (selon le jargon des historiens soviétiques), il est persécuté. Chassé de l'Eglise, accusé par Gabriel Aïvazian (le frère d'Aïvazovski), de "dresser le peuple contre l'Eglise et l'autorité", il est exilé à Viatka, puis à Kostroma, avant d'être autorisé à s'installer à Saint-Pétersbourg, où il collabore à Hussis (Nord) publié par son fils Raphaël. Condamnant l'adage "our hatz and katz" (Se poser là où il y a du pain) il écrit en 1863 :

¹² Marc Nichanian, *Agès et usages de la langue arménienne*, Paris, Editions Entente, 1989, cf. Abovian, 1840, *l'auto-représentation*, pp. 346-351.

¹³ Prêtre séculier et marié préposé au culte.

"L'Arménien défend sa maison, sa langue,
sa nationalité, il cite ses antiquités,
mais ce n'est pas suffisant pour être une nation.
Pour devenir une nation, les Arméniens
doivent avoir un territoire commun"

Au patriotisme frustré de Gabriel Patkanian, les historiens soviétiques ont opposé le "courant libéral" illustré par Stépan Nazariants (1814-?). Fils d'un kahana originaire de Perse, né à Tiflis, il fréquente le collège Nercessian avant d'intégrer l'Université de Dorpat. Devenu prêtre, il se donne comme objectif de développer le niveau social et culturel des Arméniens de Russie et veut devenir, selon ses termes, "l'instituteur de mon peuple." Plutôt que de retourner au Caucase où l'ambiance communautaire est étouffante, il préfère agir en Russie. Après avoir été initié à Saint-Petersbourg par le grand caucologue français, J. M. Brosset, il publie le premier recueil en russe de littérature médiévale arménienne (1844), mais il est persécuté par l'Eglise arménienne et la bureaucratie russe. Il s'installe à Moscou où il enseigne l'arabe et le persan à l'Institut Lazarian (1849). Ici aussi, il est surveillé par les autorités. Ce n'est qu'après l'avènement d'Alexandre II qu'il peut fonder la revue *Hussissapayl*. (*Etoile du Nord*) (1858-1864), rédigée en langue civile arménienne. Entouré d'un groupe de collaborateurs formés à Moscou, il y prêche une doctrine libérale et la modernisation de la société arménienne.

Né à Nor-Nakhitchévan, Michaël Nalbandian (1829-1866), auditeur libre à l'Université de Dorpat, collaborateur actif de *Hussissapayl*, s'est montré beaucoup plus radical dans sa vie comme dans ses œuvres. Il est devenu une figure légendaire dans l'histoire de la culture et de la pensée politiques arméniennes. Au cours de ses voyages hors de Russie, son horizon politique s'élargit. A Londres, il rencontre Herzen, "le père du socialisme russe" et son ami Ogarev, tous deux exilés volontaires. A Calcutta et à Constantinople il cherche à établir des liens entre les communautés arméniennes. Il s'intéresse à la révolte des Arméniens de Zeïtoun et à

leur échec (1862)¹⁴. Dans son livre *L'Agriculture*, comme juste voie, (publié en arménien en 1862) qui préconise le développement agricole de la Cilicie, il suggère son accession à l'autonomie régionale. Parmi ses poèmes, les plus célèbres sont *Azatoutioun* (Liberté.), un authentique hymne à la liberté ressassé encore par les écoliers arméniens et *Mer Hayrénik* (*Notre patrie*) qui deviendra l'hymne national de la République d'Arménie (1918-1920). A son retour en Russie, il est arrêté, déporté et meurt près de Saratov où il a été relégué.

Il faut aussi citer Raphaël Patkanian (de son nom de plume Kamar-Katiba) (1830-1892), Berdj Brochian (1837-1937), Ghazaros Aghayan (1840-1911). Raffi, né à Payadjouk près de Salmast, (1835-1888) à la fois, anthropologue en Arménie turque, instituteur à Tabriz ou à Agoulis, collaborateur permanent de *Mschak*, écrit une œuvre monumentale. Dans le *Khente* (*Le Fou*) (1880)¹⁵, il crée dans une vision anticipatrice le modèle du révolutionnaire arménien, "l'homme nouveau".

Une place distincte revient au plus populaire des poètes arméniens orientaux, Hovhannès Toumanian (1869-1923), que le peintre Aïvazovski a le plus fréquenté dans les dernières années de sa vie.

L'Académie des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg

L'Académie des Beaux-arts de Saint-Petersbourg a été fondée à la fin du règne de l'impératrice Elisabeth en 1758. Organisée définitivement sur le modèle français¹⁶ au début du règne de Ca-

¹⁴ Rébellion contre le sultan ottoman qui entraîne une intervention diplomatique de Napoléon III.

¹⁵ Raffi (Hagop Mélik Hagopian), *Le Fou*, trad. M. Abrahamian, éditions Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2007.

¹⁶ Au début du XVIIe siècle, la première Académie des Beaux-arts a été ouverte à Bologne. À Paris, c'est à l'initiative de Mazarini (italien émigré en France) que l'on doit la création en 1648 de l'Académie Royale de peinture et de Sculpture, exemple imité à Berlin et à Vienne. Après quelques hésitations en faveur de Moscou, le siège de l'académie russe est fixé à Saint-Petersbourg.

therine II, en 1764, elle devient le principal foyer de l'influence culturelle française en Russie. A la différence de l'Académie française, l'Académie des Beaux-arts russe n'englobe pas seulement la peinture et la sculpture mais aussi l'architecture. Les statuts de l'Académie sont littéralement calqués sur ceux de Paris, mais à Saint-Pétersbourg on propose de recruter les élèves dans les hospices d'enfants trouvés : les élèves sont des pensionnaires, entretenus au frais de l'Etat et l'internat, plutôt sévère, est la règle jusqu'en 1840¹⁷. Cela souligne le statut pérenne de "l'artiste-artisan" qui appartient au "Tiers Etat" dans une société d'ordres où les artistes, acteurs, chanteurs, danseurs, peintres- peuvent être aussi jusqu'en 1861 des serfs de propriétaires privés. L'enseignement de la peinture est très codifié à l'Académie qui prétend régenter les Arts. A Saint-Pétersbourg, comme à Paris, il est conforme aux canons du Néo-classicisme, marqué en Occident, de 1750 à 1815, par un retour à l'Antique, par le goût de la peinture d'histoire et par celui du sublime, prolongé plus longtemps en Russie sous le "règne de fer" de Nicolas Ier (1825-1855). Créée en 1843, l'Ecole de Peinture et de Sculpture de Moscou, se distingue, comparative- ment à l'Académie de Saint-Pétersbourg, par un plus grand libéralisme, par une pression moins forte des tendances conservatrices dans l'enseignement et par une plus grande proximité avec les forces artistiques novatrices. C'est à Moscou que commence à partir de 1856 l'activité de l'amateur d'art P. M Tretiakov. Il constitue, vers 1880, la collection la plus représentative de la peinture russe¹⁸.

Le cursus académique des professeurs était strictement réglementé. Après avoir terminé ses études - et s'être spécialisé dans l'un des trois enseignements, le portrait, le paysage, la peinture d'histoire, auxquels s'ajoutera plus tard la peinture de genre - le

¹⁷ Ce qui fait écrire à Louis Réau "Aux jeunes gens bien élevés succéda une bohème famélique et débraillée" *L'art russe, le Classicisme/le Romantisme/le XXe siècle*, t.3, Marabout université, Paris, 1968, p. 142.

¹⁸ Pavel Tretiakov offre sa collection à la Ville de Moscou en 1892. Elle est à l'origine du fameux musée Tretiakov.

peintre pour être "agrégé" devait présenter plusieurs œuvres parmi lesquels le jury choisissait le tableau de réception lui permettant d'être promu au rang "d'académicien". La hiérarchie académique qui comprenait à la manière française les grades d'adjoint à professeur, de professeur, d'adjoint à recteur, de recteur, était couronnée par un chancelier nommé par le tsar. Longtemps, le personnel enseignant se composa presque totalement d'étrangers, en majorité français. Par ailleurs, ce trait qui a longtemps rendu les artistes russes étrangers à leur pays, était accentué par un séjour de plusieurs années à l'étranger (en France, en Allemagne, en Italie) des jeunes artistes dotés d'une bourse de voyage et d'études¹⁹.

Dans la première partie du XIXe siècle le statut de l'artiste est ambigu en Occident. Dans le cas de l'Angleterre, le recensement de 1841 classe les artistes, entre les professions libérales et les artisans, parmi "*les autres personnes éduquées*". Les Académies, la Royal Academy et l'Académie de Saint-Pétersbourg ne dérogent pas à la règle : elles jouent un rôle dominant dans la vie artistique. Leur rôle est central dans la formation des artistes et dans la diffusion de leurs œuvres grâce aux expositions annuelles ou presque annuelles qu'elles organisent. Avant la fondation des Académies, l'apprentissage de l'élève se faisait, en Russie comme en Italie, dans l'atelier d'un maître et était fondé sur une longue relation personnelle. Entrer au sein d'une Académie dont le système assure la formation d'un nombre limité d'artistes devient le plus sûr moyen de trouver le succès et d'affirmer son statut social. Le mécénat traditionnel (Eglise, princes, collectionneurs) est de plus en plus remplacé par la relation anonyme qui correspond aux ventes des œuvres présentées en exposition ou chez un marchand. Les acheteurs sont des clients. Nouvelles figures, les "artistes-bohèmes" sont victimes de ce nouveau système et sont à la recherche de la clientèle "bourgeoise"²⁰. Notons aussi la place grandissante

¹⁹ Louis Réau, op. cité, pp. 7-9.

²⁰ "Et tout d'abord, à propos de cette impertinente appellation, le *bourgeois*, nous déclarons que nous ne partageons nullement les préjugés de nos grands confrères artistiques qui se sont évertués depuis quelques années à jeter l'anathème sur cet être inoffensif qui ne demanderait pas mieux que d'aimer la bonne peinture, si

du critique artistique de Diderot à Stendhal, de Baudelaire à Ruskin, de Friedrich Schlegel à William Hazlett ou de V.V. Stassov en Russie.

Ivan Aïvazovski : les années de formation²¹

Hovhannès Aïvazian, est né le 29 juillet 1817, à Théodosie. Son père (?-1841), Constantin-Kévork Aïvazian, un Arménien de Moldavie, catholique (?), émigré en Russie, a épousé Achkhrène, une Arménienne native de Crimée. Théodosie, ex-Caffa, est une petite ville portuaire sinistrée et récemment repeuplée d'Arméniens²². Le couple aura 5 enfants (3 garçons et deux filles).

Le père est un très modeste commerçant qui a du mal à nourrir sa famille. Gabriel, le fils aîné (1810-1880), a été recruté par un missionnaire et envoyé au couvent des Mekhitaristes à Venise (1824). Le jeune Hovhannès a reçu une éducation arménienne primaire dans l'école paroissiale de l'église Sourp Sarkis de Théodo-

ces messieurs savaient la lui faire comprendre et si les artistes la lui montraient plus souvent.", *Baudelaire, Critique d'art, suivi de Critique musicale*, Paris, Gallimard, Folio/Essais, 1992, p. 11.

²¹ Minas Sargsyan, *Metz tzovankartchi kianke (La vie du grand peintre de marines)*, Erevan, Anahit, 1990, une biographie minutieuse et exaltée (en arménien) fondée sur la thèse du même auteur (en russe) Aivazovsckii - Dokumenti i matehali (*Aïvazovski - documents et matériaux*), Erevan, 1967 ; Nikolai Barsamov, *Ivan Konstantinovich Aivazovski*, Moscou, Iskusstvo, 1967 ; Chahen Khatchadourian, *Hovhannès Aïvazovski*, Erevan, 1989.

²² V. A. Mikaélian, *Khrimi, hayotz badmoutioun (Histoire des Arméniens de Crimée)*, Erevan, 1989. Au XIV^e siècle, à Théodosie (Caffa), port de commerce actif et fortifié, les 2/3 de ses 70 000 habitants auraient été arméniens. La ville est couverte d'églises et de monastères arméniens et leurs *scriptoria* produisent manuscrits et enluminures dont quelques 500 sont conservés. En 1895, Théodosie compte 12 000 habitants dont 1200 Arméniens apostoliques et 75 familles d'Arméniens catholiques cf. K. Durian, *Sèv Dzovou roussagan yézérke (La côte russe de la Mer noire)*, Vienne, imprimerie des Mekhitaristes, 1895, pp.83-89. L'auteur qui déplore la russification linguistique des Arméniens de Crimée, constate le prestige d'Aïvazovski à Théodosie. Ce dernier a doté la ville d'une fontaine en captant l'eau d'une source éloignée, a contribué à la construction d'une ligne de chemin de fer qui a tiré la ville de son isolement. Une rue porte déjà son nom de son vivant !

sie, où il avait été baptisé en 1817. Né en Crimée, sur les bords de la Mer Noire, il y puise, dès l'enfance, sa fascination de la mer et sa vocation de peintre de marines. Il a une douzaine d'années lorsque son talent de dessinateur est remarqué par un fonctionnaire russe qui l'encourage, l'accueille au sein de sa famille, l'arrache à son modeste milieu arménien, puis l'emmène à Simféropol et le fait entrer dans le *gymnase* (lycée) russe de la ville.

En 1833, à l'âge de 16 ans, devenu Ivan Aïvazovski, il est admis par décret impérial à l'Académie des Beaux Arts de Saint-Petersbourg (le voyage dure à l'époque une semaine depuis la Crimée). Interne, il est soumis aux strictes règles de cette Académie et il n'est pas exagéré d'affirmer que la culture d'Aïvazovski est essentiellement russe. Certes, il sait lire et écrire l'arménien, connaît ses prières, certes il parle le dialecte arménien de Théodosie, dialecte qu'il utilisera en 1892 pour s'adresser à la petite colonie arménienne de New-York, mais sa formation intellectuelle et artistique est acquise, entre ses 16 et 20 ans, à l'Académie des Beaux-arts de Saint-Petersbourg. C'est dans cette ville qu'il a l'occasion de rencontrer les poètes russes Joukovski, Krylov et le musicien Glinka. Avec ce dernier, durant les soirées littéraires et musicales où il a été introduit par le peintre Brioullou, le jeune Aïvazovski établit une relation plus suivie. Grâce à son talent de violoniste autodidacte, il interprète des chants populaires de Crimée qui auraient inspiré à Glinka les airs de son opéra, *Rouslan et Ludmila*. Sa rencontre avec Pouchkine, en septembre 1836, peu avant la tragique disparition de ce dernier (1837), a été occasionnelle et brève. Il en gardera toute sa vie un souvenir ébloui et, plus tard, il exécutera une dizaine de tableaux sur des épisodes de la vie du plus grand poète de Russie.

A l'Académie des Beaux Arts de Saint-Petersbourg, en l'absence de peintres marinistes russes, Nicolas Ier, à défaut d'avoir pu retenir le français Gudin²³, a fait accorder un poste d'enseignant à

²³ Cf. Baron de Gudin, *Souvenirs*, Paris 1921. Théodore Gudin (1802-1880), a été l'un des peintres préférés du roi Louis-Philippe qui lui commanda une suite destinée à illustrer l'histoire de la marine française pour le musée du palais de Versailles cf. la *Bataille de la Martinique*. Au salon de 1846, à Paris, il a exposé

un autre Français, Philippe Tanneur (1795-1878), né à Marseille, élève de Horace Vernet, réputé à l'époque pour ses marines, ses naufrages et ses vues de mer calme. C'est lui qui dans la classe de paysage de l'Académie assure les bases d'Aïvazovski et l'initie à l'école des marinistes français : Claude Gellée dit le Lorrain (1600-1682) et Joseph Vernet (1714-1789) - célèbre pour sa série officielle, Les ports de France - dont il est autorisé à étudier les tableaux dans le palais impérial de l'Ermitage. Les relations avec Tanneur qui voit dans l'apprenti peintre un rival se tendent au point qu'accusé de plagiat Aïvazovski faillit être renvoyé. Mais, finalement, il obtient pour son tableau *Mer calme* une médaille d'or de 2e classe en 1836, avant d'être transféré dans un autre atelier où il s'initie aux combats navals et aux thèmes historiques. En 1837, il a vingt ans et vient de terminer en quatre ans le cycle de six ans de l'Académie des Beaux-arts. Il reçoit une médaille d'or de 1ère classe et l'ordre de Nicolas Ier de partir en Crimée pour peindre des ports et des vues maritimes. Nanti du titre de "peintre de première classe" et d'un *billet* impérial l'autorisant à voyager en Crimée, il quitte Saint-Petersbourg. Mais il doit revenir en hiver et rendre compte de ses travaux qui sont rémunérés.

De 1837 à 1855, Aïvazovski, a évolué au sein de ce que les historiens ont appelé le "système Nicolas" et s'est soumis aux règles d'administration et de contrôle bureaucratiques de la société instaurées par Nicolas Ier (1825-1855). Règles qui s'appliquaient aux artistes et aux intellectuels comme à la noblesse et aux paysans²⁴. On peut même avancer que les succès professionnels ren-

13 marines dont des batailles et la *Nuit de Naples*. Il est sévèrement jugé par Baudelaire dans le *Salon de 1846* et raillé par un distique du *Salon caricatural de 1846* dans la rubrique *Peinture aquatique*

Les pingouins de Gudin étaient des galiotes

Mais le petit Gudin en a fait des cocotes

²⁴ Henri Troyat, *Nicolas Ier*, Paris, Editions Feryane, 2000. Nicolas Ier qui a écarté l'insurrection polonaise (1830-1831) et l'insurrection hongroise (1849) a été surnommé le "gendarme de l'Europe". Il a plié la Russie sous une discipline de fer ce qui lui vaudra d'être appelé "Nicolas la Trique". On se souvient des exils de Pouchkine, du poète-peintre T. Chevtchenko condamné pour conspiration et versé dans l'armée comme simple soldat "avec interdiction d'écrire et de peindre"

contrés au début de sa carrière par Ivan Aïvazovski sont dus à l'intérêt particulier que porte Nicolas Ier au développement de la puissance maritime russe dans la Baltique et dans la Mer Noire. De fait, de 1837 à 1840, les premières toiles d'Aïvazovski sont les ports, les rades et la flotte militaire russe de la Baltique et de la Mer Noire. La représentation des ports obéit à un souci évident de précision topographique et traduit la volonté impériale, depuis Pierre le Grand, d'affirmer la vocation maritime de la Russie, un Etat continental eurasiatique.

En Crimée, où il a comme coéquipier son ami le jeune peintre Vassily Sternberg (1818-1865), il participe aux joutes navales de Mingrélie, à une expédition contre les Tcherkesses, il côtoie généraux et officiers russes, multiplie les croquis et les esquisses qu'il transformera ensuite en tableaux. Plus tard, il a bénéficié du goût personnel de Nicolas Ier - le tsar intervient personnellement en architecture et dans les arts - pour les marines dramatiques où les hommes affrontent les éléments déchaînés et triomphent des épreuves. Ainsi, Nicolas Ier a acheté La neuvième vague (1850) l'une des toiles les plus célèbres d'Aïvazovski. A son retour de Crimée, Aïvazovski qui commence à s'intéresser au marché de l'art, reçoit son diplôme et une mission pour l'étranger. Avant de partir pour l'Italie avec Sternberg, il demande qu'une partie de son allocation de voyage soit versée à ses parents dans le besoin en Crimée.

Voyage en Italie et découverte de l'Europe

Les meilleures années d'Aïvazovski, années de liberté, de découvertes, de création, années au cours desquelles s'affirment ses thèmes, son style, sa rapidité d'exécution, sont, de 1840 à 1843, les trois années de séjour en Italie entrecoupées d'allers et retours entre l'Italie, Paris, Londres, la Hollande, l'Espagne, le Portugal,

(1847), du "cercle" d'étudiants auquel a appartenu Dostoïevski en 1849 condamnés à mort et graciés au pied de l'échafaud ou encore du philosophe Tchadaïev proclamé "fou" et astreint à ne pas quitter son domicile. Malgré cela la vie intellectuelle et artistique russe n'aura jamais été aussi riche.

Malte. Peintre russe, constamment tenu à rendre compte par courrier de son activité à l'Académie de Saint-Pétersbourg, son institution tutélaire, partout, il fréquente la colonie russe qui lui fait bon accueil. Travailleur acharné et curieux, partout, il cherche à voir les œuvres des maîtres anciens et modernes. Partout, il peint, participe à des expositions et envoie régulièrement ses tableaux à Saint-Pétersbourg.

A Venise, sa première rencontre avec son frère Gabriel qu'il n'a pas vu depuis 16 ans est brève. Plus marquante est sa rencontre avec Turner²⁵ qui s'enthousiasme pour sa Baie de Naples au clair de lune et le gratifie même d'un poème²⁶. A Florence et à Rome, il fréquente Ivanov et son ami Gogol. Ivanov, qui travaille à la préparation de son œuvre maîtresse *L'Apparition du Christ au peuple* (terminée en 1855 après 10 ans de travail !) déclare que "nul ne peint l'eau aussi bien" que le jeune Aïvazovski. A Rome, il participe à une exposition, présente un tableau inspiré de l'Ancien Testament, le Chaos, la Création du monde (1841) qu'il offre au pape Grégoire XVI. A Naples, il découvre les tableaux et la manière de Chtéchédine (1791-1830), paysagiste russe mort à Sorrente, peintre de la lumière, de l'air, de l'eau dont les sujets répétitifs (ports, paysages napolitains) et les tableaux reproduits à plusieurs exemplaires ont trouvé une grande faveur auprès des gens fortunés. Un exemple qu'il n'oubliera pas. Il fait un premier séjour à Paris, en 1842. A ce sujet, il écrit qu'il a été bien reçu par Guten et par d'autres peintres, mais n'a pas retrouvé Tanneur.

Revenu à Venise où il reste plus de deux mois, il renoue avec son frère et observe la vie des Mekhitaristes dans l'île de San Laz-

²⁵ Il est tentant d'établir des comparaisons entre Aïvazovski, et William Turner (1775-1851). Jusqu'à quel point Aïvazovski a-t-il connu l'œuvre de Turner hormis ses gravures qui circulaient alors en Europe ? Chez les deux peintres, on peut trouver des convergences dans la façon de peindre la lumière et l'eau. *La mosquée de Tophané* (1884) dont le dôme lumineux jaillit dans la transparence de l'air n'est pas sans rappeler l'esquisse de Turner *Le Grand Canal et la Salute à Venise* (aquarelle et gouache) réalisée en 1840 au moment où les deux peintres se rencontraient à Venise. Cf. James Hamilton, *Turner, a life*, London, Hodder and Stoughton, 1997.

²⁶ Turner peintre autodidacte était aussi poète à ses heures.

zaro. C'est au cours de ce séjour qu'il découvre les miniatures arméniennes, qu'il s'enthousiasme pour l'œuvre des Mekhitaristes et pour leurs rapports avec Lord Byron mort aux côtés des insurgés grecs. Il peint *Les Mekhitaristes à l'île de Saint Lazare* (1843), un tableau symbolique et une ode à leur œuvre. Autour d'un objet central, un épais dictionnaire arménien à couverture rouge, il met en scène Somalian, le prier de la Congrégation, son frère aîné Gabriel et le Père Avguérian l'un des auteurs du dictionnaire et celui qui fut le maître d'arménien de Byron. A l'arrière-plan, Venise, se profile dans la splendeur ocre et or de la lumière crépusculaire.

Ayant de nouveau obtenu du tsar l'autorisation de retourner à Paris, il participe en 1843, à l'exposition organisée à l'occasion du cinquantenaire du Musée du Louvre, exposition à laquelle participent aussi Guten et Horace Vernet (1789-1863). Ce dernier l'aurait complimenté d'un "votre talent honore votre patrie." Aïvazovski décroche une médaille d'or, mais doit confirmer à l'ambassadeur de Russie qu'il n'a pas l'intention de rester à Paris.

Au total, au cours de ces trois années d'études et de pérégrinations dans les villes et les musées européens, il a peint plus de 50 grandes toiles. Il a mis au point une technique et une "poétique" de la peinture. Il peint en atelier d'après des esquisses dessinées souvent de mémoire²⁷. C'est un dessinateur remarquable, mais son art est celui d'un coloriste, peintre de la lumière et de l'eau. Chez les modèles qu'il avait eu sous les yeux à l'Ermitage - Joseph Vernet, Claude Gellée, Karl P. Brioullou (1799-1852)²⁸ - Aïvazovski avait saisi la notation sensible de la lumière et ses variations d'intensité aux différentes heures de la journée, la réfraction des rayons lumineux dans l'eau, les subtiles effets atmosphériques, la représentation de l'air vaporeux. L'Italie méridionale avec ses baies, avec la couleur de la mer, du sable, des rochers, avec la brillante de ses astres nocturnes, a été un champ d'expériences. A Venise, Aïvasovski a rencontré Turner, "*le roi de la lumière*". A

²⁷ Baudelaire appelle cela "l'art mnémonique".

²⁸ Le chef-d'œuvre aujourd'hui contesté de Brioullou, entre classicisme et romantisme, *Le dernier jour de Pompéi* (1830-1833), eut un succès tel qu'il inspira le roman éponyme de Bulwer Lytton (1834).

Londres, il a vu les toiles, les esquisses, les aquarelles de ce dernier. Quelle a été leur influence ? La dramatisation des paysages marins dans les tableaux d'Aïvazovski - scènes de naufrages, navires en détresse, violences des vagues, écume des flots- et la représentation du sublime - des hommes héroïques et solidaires luttant contre les éléments déchaînés - ont des précédents au moment où, en Occident, voyageurs et peintres découvrent la mer, ses rivages et les confins de l'océan, où les poètes, les musiciens et les peintres romantiques imposent leur code²⁹. Turner a déjà peint *Le naufrage* (1805), une œuvre gravée et souvent reproduite, Eugène Isabey (1804-1886), *Pirates grecs attaquant un bateau turc* (1827), Théodore Gudin, *Le dévouement du capitaine Desse* (1829-1831)³⁰. Dans *Le lendemain du Déluge*. (1843), Turner a peint les jeux de lumière et de couleur, a su suggérer la nature des sols détrempés.

Les débuts d'une carrière officielle

A son retour à Saint-Petersbourg, Nicolas Ier, très directif dans le domaine de l'art comme dans tout le reste, fait nommer Aïvazovski peintre de l'Etat-major de la Marine et membre de l'Académie des Beaux-arts (1844). Il lui octroie la Croix de Sainte Anne de 3e classe et le charge de peindre (comme Joseph Vernet pour Louis XV) les ports de la Baltique (Kronstadt, Revel) et de la Mer Noire (Odessa, Sébastopol, Théodosie, Kertch). En 1845, Aïvazovski est requis pour accompagner à Constantinople le Grand Duc Constantin et dessiner les étapes de son périple. En 1846, il peint des vues des villes et des ports de Crimée. En 1847, il a trente ans. Il a obtenu l'autorisation de présenter dans deux salles

²⁹ Cf. Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, 1750-1840, Paris, Champs, Flammarion, 1988.

³⁰ Théodore Gudin a été le peintre français le plus attiré par Turner en matière de sublime. Ses vastes toiles de tempête ou d'incendies en mer révèlent d'étroites affinités avec le *Naufrage* de Turner. A Londres, Gudin expose au Musée de la Marine son *Incendie du Kent* (1828). Son *Coup de vent sur la rade d'Alger* (1831) suggère qu'il a observé les œuvres de Turner dans la galerie personnelle de ce dernier.

de l'Académie des Beaux-arts son exposition personnelle : c'est une première en Russie. La même année, il est élu membre de l'Académie d'Amsterdam, nommé professeur à l'Académie de Peinture de Saint-Petersbourg, il est promu au rang de la noblesse. Alors qu'il peint ses premières toiles de bataille navale (*La bataille de Navarin*, 1827), Aïvazovski prend la décision soudaine d'épouser une gouvernante anglaise et "luthérienne," Julia Grafs, croisée dans une grande maison de Saint-Petersbourg. Le mariage, précipité, est célébré à Théodosie selon le rite arménien (1848). Le couple aura quatre filles. Après un début heureux cette union tournera au désastre.

Désormais, Aïvazovski fait de sa maison paternelle à Théodosie sa résidence principale. Il l'agrandit, l'embellit et y installe son atelier permanent. Mais chaque année, jusqu'à sa mort en 1900, malgré ses nombreux séjours à l'étranger et malgré l'ampleur des distances, il se rend en automne à Saint-Petersbourg, participe à l'exposition de l'Académie, puis retourne au printemps en Crimée. Parallèlement, il commence à pénétrer dans le marché de l'Art et à s'introduire dans le milieu des amateurs de peinture.

Au cours de la "*Guerre d'Orient*" (c'est la Guerre de Crimée) (1853-1856), qui oppose l'Angleterre, la France, la Turquie et le Piémont à la Russie, Aïvazovski est nommé correspondant de guerre et réalise quelques chefs-d'œuvre dont la Bataille navale de Sinope (1853). La défaite de la Russie, en dépit de la résistance acharnée de la garnison de Sébastopol bombardée par les canons anglo-français (150 000 morts de part et d'autre) et la disparition de Nicolas Ier humilié (mort de désespoir ou suicidé ?) marquent un tournant dans l'histoire de l'Europe. L'avènement d'Alexandre II annonce les grandes réformes des années 1860 en Russie et permet à Aïvazovski de s'émanciper et d'échapper à la tutelle impériale. Quand, en 1856, la paix est conclue, il peut revenir à Paris avec sa femme et y faire un séjour long de six mois, en 1857.

A Paris, il loue un atelier, travaille avec acharnement, expose et connaît le succès, bien que Charles Baudelaire, poète et critique d'art passionné par Delacroix (1798-1863), Ingres (1780-1867), Corot (1796-1875), Guys (1802-1892), ne le cite jamais. Le maré-

